



MACHINES

DANS LE FOLKLORE FINNOIS, assez peu convoqué en science-fiction, on trouve l'une des premières histoires exprimant la fascination qu'a l'être humain pour les machines. C'est le conte de « Sampo, le moulin magique » [\[1\]](#). Ce moulin, selon l'interprétation d'Elias Lönnrot — linguiste connu pour avoir traduit et commenté les chants et les épopées du folklore finnois — , est une machine façonnée par les dieux, qui pouvait produire trois choses de façon continue et en quantité illimitée : du sel, de la farine et de l'or. À la fin du conte, après avoir été l'objet de toutes les convoitises, le Sampo se retrouvait, cassé et brisé, tout au fond des océans et, continuant à produire uniquement du sel, permettait de comprendre pourquoi l'eau de mer était si salée. La lecture de ce conte édifiant m'avait marqué, enfant, pour au moins deux raisons : il contenait une machine fabuleuse et celle-ci modifiait le monde. Voire *l'améliorait*. Cette figure de l'objet technique qui apporte des modifications à l'ordre naturel des

choses est l'un des tropes les plus puissants de la science-fiction, qui, depuis ses lointaines origines, nous fournit automates, robots, superordinateurs, machineries dispensatrices d'énergie illimitée, ou qui accomplissent automatiquement un délicat processus de terraformation. Qu'elle naisse du génie humain, d'une industrie patiente, ou qu'elle soit offerte par des intelligences extraterrestres, qui peuvent être animées de mauvaises intentions, la Machine est partout.

Ce que l'on sait moins, en général, c'est qu'elle a aussi beaucoup préoccupé les auteurs d'utopies. Déjà Sir Francis Bacon, dans son utopie inachevée, *La Nouvelle Atlantide* (1627), mettait en scène des savants et des laborantins qui étendent les potentialités humaines et créent des machines qui permettent aux néo-atlantes de voler dans le firmament ou de plonger au cœur des océans. Quand la Science devient le moteur de l'utopie, elle n'est plus uniquement une recherche des lois de la Nature, mais aussi un moyen de transformer la société par les techniques qu'elle procure. Au XVIII^e siècle, tout le monde s'extasie devant les automates de Vaucanson et il est question de machines dans de nombreux articles de *l'Encyclopédie*. Après la révolution industrielle, les utopistes les plus enthousiastes font de la machine la figure de proue d'un progrès sécularisé. Il s'agit du progrès de l'esprit humain, comme chez Condorcet qui en avait esquissé un tableau historique. Mais sous la plume de Saint-Simon avec son *Catéchisme des industriels*, c'est un progrès matériel qui s'appuie sur de grands travaux industriels qui seront programmés par un Parlement d'ingénieurs, de savants et d'entrepreneurs. À la fin du XIX^e siècle, après le sacre du positivisme, la Machine s'impose dans des récits qui relèvent autant de l'utopie que de l'anticipation. Sous la plume visionnaire de Herbert G. Wells, par exemple, la révolution des transports orchestre celle de la sociabilité future : les « *améliorations des moyens locomoteurs qui commencèrent avec les chemins de fer et qui, un siècle à*

peine après, s'était terminée avec les véhicules automobiles et les routes brevetées [...] amenèrent nécessairement la concentration de l'humanité dans des villes d'une colossale énormité et provoquèrent une révolution complète dans la vie humaine. » [2]

Dans la seconde partie du xx^e siècle, surtout après 1945 et le recours à l'arme atomique, le rapport à la Machine s'inverse, particulièrement en Europe : après avoir été envisagée comme un accélérateur des transformations sociales, la Machine rime avec mort. Elle est le symbole d'une « logique de destruction mutuelle » [3] qui risque de mener à la fin du monde. Romans et nouvelles, surtout aux États-Unis, dépeignent fréquemment des mondes ravagés par les armes de destruction massive et les machines que les humains avaient façonnées pour les protéger et les défendre. La « Machine du Jugement Dernier » est un leitmotiv de la science-fiction de la guerre froide, comme l'illustre *Docteur Folamour* (1964) de Stanley Kubrick, film sous-titré « *Comment j'ai appris à cesser de m'inquiéter et à aimer la bombe* ». Citons aussi ce texte de Ward Moore (1903-1978), « *Le vaisseau fantôme* » (1957), où un bombardier automatisé continue seul une guerre qui n'a plus de sens : « *Le Vaisseau fantôme volait vers le pays ennemi, un pays vaincu dont les armées avaient été anéanties et dont les habitants avaient péri.* » Dans une vision tardive, qui constitue presque une transition, *La Machine ultime* (1983) de Alfred E. van Vogt nous décrit des États-Unis gouvernés par le Grand Ordinateur. Ce dernier est, bien sûr, entre les mains des militaires, du moins au début du récit.

Petit à petit, la Machine retrouve « bonne presse » et son utilité est à nouveau mise en récit, non sans s'accompagner d'une systématique mise en garde adressée à tous ceux qui entendraient lui confier l'intégralité de leur destin. Ni dieu ni arme, elle est surtout un outil. Ce qui nous amène aux robots. Ces machines de la science-fiction sont des archétypes, en ce qu'elles sont évoquées dans la majorité des récits futuristes

et qu'elles n'existent pratiquement que par les rapports qu'elles entretiennent avec les êtres humains qui les utilisent ou en ont besoin, comme ils le feraient d'outils puissants qu'il faut manipuler avec précaution. Le modèle de robot qui transcende l'époque qui l'a vu naître est celui d'Isaac Asimov. À partir des trois lois de la robotique, le « bon docteur » orchestre des situations qui mettent en lumière la difficulté inouïe pour une machine programmée, fût-elle positronique, de s'intégrer utilement dans un environnement social qui implique qu'elle interagisse avec des individus irrationnels. L'une de ses nouvelles les plus utopiques est « *Pour que tu t'y intéresses* », dans laquelle il montre que le seul moyen est de conférer au robot une capacité de jugement, donc de questionnement critique, sur le fond comme sur la forme, des ordres qui lui sont donnés. C'est-à-dire qu'il lui faut une faculté de choix, une intelligence, et une... volonté ! Dès lors, puisqu'ils peuvent réfléchir au monde, à ses limites et à ses règles, à la façon, éventuellement, de l'améliorer, et à leur propre condition, cette dernière est susceptible d'évoluer : selon les auteurs, les décennies et les récits, les robots peuvent passer de l'esclavage à l'émancipation. Ils peuvent choisir la nature de leurs rapports avec les êtres humains : un partenariat réciproquement bénéfique, un tutorat discret, ou imposer une domination qui pourrait aller jusqu'à la déification, lorsqu'ils entreprennent de modifier les conditions mêmes de l'expérience humaine, assumant le rôle de tuteurs cachés — comme dans le cycle de « *Fondation* » d'Isaac Asimov. En contrepoint, *Le Bréviaire des robots* (1981) de Stanislas Lem met en scène Ijon Tichy. Dans l'une des nouvelles du recueil, l'agent le plus sagace de la Terre se rend, grimé en robot, sur une planète supposée peuplée de machines et de robots rebelles qui s'avèrent tous... humains ! Et, dans un registre décalé, il faut évoquer le robot Omphale qui, dans le diptyque de Becky Chambers, « *Histoires de moine et de robot* » (2021) vient simplement « prendre des nouvelles » de l'humanité après que ses pairs se sont

retranchés, des siècles auparavant, dans la forêt après avoir accédé à la conscience et décidé d'y vivre en paix.

Qu'elles agissent même lorsqu'elles sont invisibles, comme le TechnoCentre qui constitue le support matériel des I.A. du cycle de « *Hypérion* » de Dan Simmons, ou qu'elles soient cachées dans les nuages, comme dans *Ventus* (2000) de Karl Schroeder, la quasi-omniprésence des machines dans la science-fiction a une conséquence, avec le recul, plutôt prévisible mais assez difficile à accepter, pour les spécialistes de son étude : la science-fiction du xx^e siècle, peut, au moins d'un point de vue quantitatif (en nombre d'occurrences), être qualifiée de « technophile », c'est-à-dire qu'elle véhiculerait un amour immodéré pour la Machine. Aujourd'hui, elle est parfois accusée de « technosolutionnisme », c'est-à-dire d'adopter une attitude idéologique qui consiste à penser que tout problème a une solution technique. Il faut modérer ces accusations. Certes, la science-fiction a, dès ses origines européennes et américaines, été fascinée par les possibilités de la technique, mais elle a depuis longtemps cessé de jouer avec insouciance et elle a atteint l'âge de raison. L'œuvre phare de Kim Stanley Robinson, la « *Trilogie martienne* » (1993-1996) par exemple, prouve qu'il est possible de se pencher sur la terraformation sans en faire l'apologie. Dans l'article biographique qu'il consacre à l'œuvre de Robinson [\[4\]](#), Pascal J. Thomas montre, en évoquant la « *Trilogie climatique* » (2004-2007), que le recours aux techniques de géo-ingénierie a des conséquences sociales : s'il contribue à sauver la Terre des conséquences du dérèglement climatique, il provoque en même temps un renoncement au modèle consumériste, mettant brutalement fin au capitalisme. Ce qui détermine, *in fine*, le destin de l'humanité, ce sont les impacts sociaux de l'invention des machines.

Pour autant, il y a aussi des cas flagrants d'abandon de toute technique, au nom d'une éthique du futur. Citons-en deux exemples, l'un issu de la science-fiction et l'autre du champ utopique. Dans une novella qui compte parmi les plus

célèbres de toute l'histoire de la science-fiction, intitulée « *La Vague montante* » (1955), Marion Zimmer Bradley nous décrit une Terre du futur qui a abandonné toute technologie en revenant à l'activité essentielle : l'agriculture. Il s'avère toutefois que les machines les plus « utiles », celles liées à la médecine, à la chirurgie et aux communications, peuvent, en cas d'extrême urgence, être réactivées. Cette façon de prôner la frugalité technologique dès les années 1950 anticipe, de façon remarquable, la problématique de la décroissance volontaire — et cela bien avant le « Rapport Meadows » de 1972 [5]. C'est la même idée, mais dans un contexte différent, que l'on trouve sous la plume de l'un des plus grands utopistes anglais du siècle, héritier de l'art rhétorique de More, Samuel Butler (1835-1902). Dans *Erewhon ou De l'autre côté des Montagnes*, ce fils de pasteur, que son père avait contraint à s'exiler en Nouvelle-Zélande pour élever des moutons, nous fait découvrir une société qui a renoncé à toutes les machines, mais en conserve la mémoire. Samuel Butler fait mention d'un « Livre des Machines » qui, tout en rappelant l'avance technologique des Erewhoniens, explique pourquoi ils ont choisi d'y renoncer définitivement : à force de dépendre des machines, l'humanité risque d'en perdre le contrôle et, « peu à peu, par d'imperceptibles changements, le maître perce sous le serviteur ». La vision prospective de Butler va plus loin, puisqu'il envisage même l'émergence de l'intelligence artificielle. Il préfigure en cela le « Jihad butlérien » dans *Dune* de Frank Herbert, pratiquement le seul univers de *space opera* dans lequel les humains ont renoncé à se doter de machines pensantes [6]. Ni technophile ni réactionnaire, la position philosophique de Butler relève de la science-fiction : tournée vers l'avenir, elle est une forme stimulante de lucidité.

Notes :

(1). Joanna Troughton, *Le Moulin magique, conte finnois adapté du Kalevala*, Paris, Gründ, 1989, illustré.

(2). Herbert George Wells, « *Une histoire des temps à venir* », 1897. Trad. U. Bellagamba.

(3). La logique « *Mutually Assured Destruction* » a été formalisée en 1961, durant l’emballement des tensions entre l’URSS et les États-Unis autour des territoires d’Asie du sud-est, et notamment le Viet-Nam. Cf. Pierre Mélandri, « Imaginer l’inimaginable. Guerre nucléaire et stratégie américaine depuis 1945 », in *Vingtième siècle, revue d’Histoire*, 1984, no 1, pp. 57-74. [Lien.](#)

(4). Pascal Thomas, « Une randonnée avec Robinson », in *Bifrost*, avril 2022, no 106, p. 131.

(5). Cf. Édouard Mien, « Y-a-t-il des limites à la croissance ? Le “Rapport Meadows” et ses prolongements actuels », in *Regards croisés sur l’économie*, vol. 26, no 1, 2020, pp. 208-214.

(6). Cf. Vincent Bontems, « Penser l’innovation sur Arrakis », in *Dune - exploration scientifique et culturelle d’une planète-univers*, sous la direction de Roland Lehoucq, Saint-Mammès, Le Béliat’, coll. « Parallaxe », 2020, pp. 137-153.